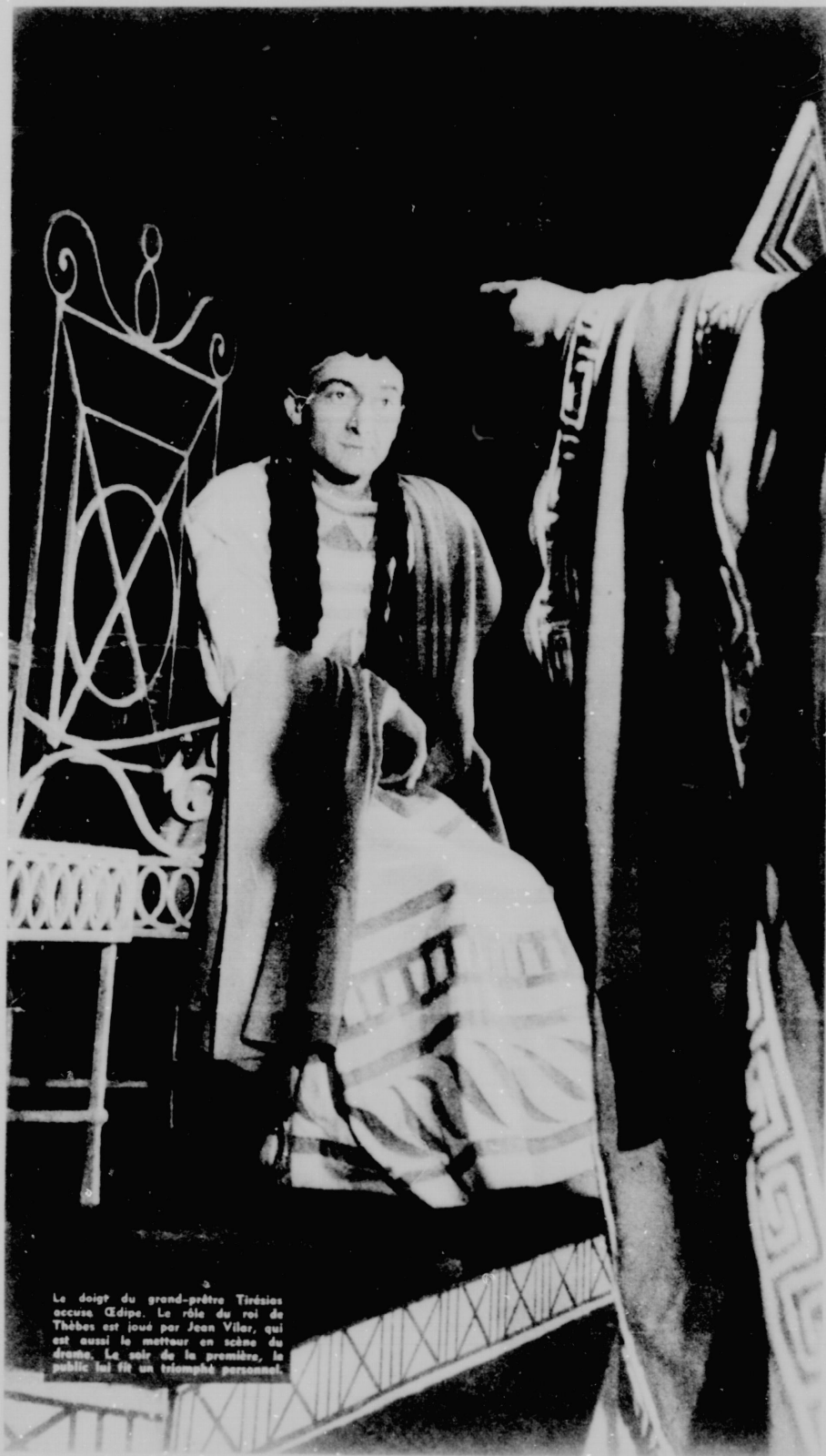


Le Match de Paris

Paris Match

21 avril 51



Le doigt du grand-prêtre Tirésias accuse Œdipe. Le rôle du roi de Thèbes est joué par Jean Vilas, qui est aussi le metteur en scène du drame. Le soir de la première, le public lui fit un triomphé personnel.

ŒDIPE TRIOMPHE POSTHUME DE GIDE

La reprise, dans une mise en scène vieille de deux ans de *Œdipe* d'André Gide écrit en 1930 et joué pour la première fois en 1932, est sans doute l'événement le plus important de la saison dramatique parisienne. Personne jusqu'ici — à part quelques intellectuels avancés de l'équipe Gallimard, tous partisans accomplis d'André Gide — n'avait pris ce « drame à trois actes » (on disait cette pochade) au grand sérieux.

Le frère et bouleversant Georges Pitoëff qui l'avait créé dans des décors dont il était l'auteur-exécuteur, avait dû le retirer de l'affiche au bout de vingt représentations, faute de public. Mais, mercredi soir, à Marigny, *Œdipe*, qui inaugurerait la grande saison d'été du plus select des théâtres des Champs-Élysées, a été saisi par une vague d'applaudissements qui ont duré dix minutes. Ces acclamations délectables venaient du public le plus académique que l'on puisse réunir.

En effet, tout l'Institut était là. En premier lieu, l'Académie française qui avait déplacé, en force, dix-sept de ses membres parmi les plus représentatifs. Les amis les plus fidèles de Gide, conduits par un Jacques de Lacretelle brillant et enthousiaste, avoisaient ses détracteurs les plus acharnés comme Émile Henriot. On s'attendait à trouver Claudel le virulent antidote de Gide — atteint d'un catarrhe — il avait délégué sa femme. Mais l'Académie des inscriptions et belles-lettres, les Académies des sciences, des beaux-arts, des sciences morales et politiques, étaient là, au grand complet.

Un peu en marge de ces médaillons de grandes figures, les Goncourt (que Gide appelait complaisamment les Sans-Siège) et tous les lauréats des grands prix littéraires, installés une mise un peu moins officielle. Qu'on se rassure et ravi, tout d'un coup la première soirée publique depuis son élection, faisait même figure d'anarchisme, avec son thermal complet veston gris à grosses racines. « Je n'en ai

VOIR PAGES SUIVANTES



LA RENCONTRE DE LA SOIRÉE Paul Léautaud, après *Les Caves*, est venu voir *Edipe*. Le non-conformiste a rencontré l'Académie, sous les traits de son secrétaire perpétuel, Georges Lecomte.

DEUX MINUTES APRÈS RIDEAU JEAN VILAR É

ai pas (de smoking) », avait-il expliqué à Mme Simone Volterra, directrice du théâtre, deux jours avant la générale. « Mettez-moi avec la presse, arrangez-vous ! » Avec Queneau sans smoking, cette salle n'en restait pas moins la salle de l'intelligence, des Légions d'honneur et des maîtres à penser. Dans une loge, aux côtés de M. Pierre-Olivier Lapie, ministre de l'Éducation nationale, la présence de S. E. M. Westman, ambassadeur de Suède, rappelait enfin aux mémoires oubliées qu'André Gide avait obtenu, en 1947, la plus haute récompense au soit décernée à un écrivain en ce monde : le prix Nobel de littérature.

Bref, Gide qui, sa vie durant, avait fui les honneurs et les manifestations officielles comme la peste et avait refusé de faire partie de toutes les académies, même de « la tendre académie Mallarmé » avec laquelle pourtant, il n'était pas sans avoir quelques affinités, se trouvait, mort, en présence de tout ce qu'il avait esquivé de son vivant.

Car il faut bien le dire, certains de ces hauts dignitaires de la pensée française auraient admirablement servi de têtes de turc à ce Gide qui, par peur de ne pas avoir de l'esprit, se défendait d'en faire, mais qui, dans un bon jour, en fait avec cette soirée un éblouissant premier chapitre de sa vie.

Cependant, comme pour excuser ce public, comme pour faire pencher la balance en faveur de ce qu'aimait Gide — le

libertinage au milieu de trop-sérieux, du trop-grave, du composé... un extraordinaire petit vieillard, à la fois le visage presque submergé par le garde-tou de sa baignoire rouge. C'était Paul Léautaud.

Bième, sage, attentionné pendant le spectacle et passé insouciant bien qu'il occupât la baignoire voisine de la loge de M. Lapie, il fit à l'entracte et à la fin du spectacle un charmant petit numéro d'intellectuel révolté, décrivant des moulinets avec sa canne, manquant de très peu d'aborder une coiffeuse et décapitant en deux phrases d'une crudité déconcertante, la première partie du programme. Dans ce délire de smokings impeccables, de plastrons étincelants et de chatoyantes robes du soir, Paul Léautaud, à quatre-vingt-trois ans, jouait un personnage de Gide. Et Gide aimait sans doute aussi la note de fantaisie qu'il a mise dans ce grandiloquent triomphe posthume.

GIDE, auteur d'avant-garde est devenu un « best seller »

Avec ce triomphe, beaucoup plus net que celui que Gide eut au Français avec *Les Caves du Vatican*, il semble que Gide achève de devenir ce qu'il n'avait jamais songé à être : un auteur « joué » avec succès, comme du grand public, la par le plus grand nombre. Son aventure d'écrivain est, à ce titre, la plus extraordinaire du siècle.



CINQ ANNÉES DE PRIX GONCOURT À l'entracte, de a. à dr. : Jean-Louis Bory (1945), Marc Bernard (1942), Jean-Jacques Gautier (1946), Jean-Louis Curtis (1947) et Guy Mazeline (1932).

Reportage Yves SALGUES - Gilbert GRAZIANI



LE COUPLE LE PLUS REMARQUÉ Ce couple étrange fut l'épique de la soirée d'*Edipe*. La femme se dit religieuse, et l'homme affirma être le prince londonien Héctor, étudiant en philosophie.

LEVER DE CIT CÉLÈBRE

Ses premiers livres connurent au départ un insuccès total. En vingt ans, Gallimard ne vendit que cinq cents exemplaires de ses *Nourritures terrestres*. Brusquement, après 1920, le livre décolla, prit le large. Aujourd'hui c'est, après la Bible et *Les Fleurs du Mal*, le plus gros succès de poésie. Près d'un million et demi d'exemplaires se sont vendus dans le monde. Et de Tokio à Helsinki les rotatives tournent pour réimprimer du Gide. Avec les seuls droits d'auteur que lui rapportent *Les Faux Monnayeurs*, traduits en seize langues, sa fille Catherine Gide-Lambert pourrait vivre et élever ses enfants.

Le ciné... il est vrai, a singulièrement ajouté à la gloire de Gide. Le beau visage pur de Michèle Morgan dans *La Symphonie pastorale* s'est chargé de véhiculer le nom du grand écrivain jusque dans les villages les plus reculés de France. Grâce à la magie des salles de projection, l'œuvre célèbre est devenue une œuvre connue.

La tragédie d'*Œdipe* débute par un monologue. Immense dans sa robe blanche le roi de Thèbes, Jean Vilar fait une apparition si majestueuse et prononce les paroles de Gide sur un ton si bouleversant et si intemporel qu'en trois minutes, il gagne la partie. Ce méridional intermédiaire et osseux, pâle et un peu cassé est l'un des phénomènes du théâtre contemporain. Il « crève » la scène comme d'autres crèvent l'écran. De Sète, sa ville natale, où il gagnait sa vie à douze ans comme violoniste de jazz, il a gardé un accent chanteur dont il se défend sans pitié, mais qui reparait dès qu'il se trouve avec ses intimes. Au théâtre, on ne lui connaît qu'un accent : celui de la tragédie. Sur tout cela de Shakespeare. « Shakespeare, dit Vilar, a été la cause de tout. »

VILAR, l'homme d'Avignon a joué Œdipe chez les Papes

Un jeudi, alors qu'il était maître d'internat à Sainte-Barbe, à Paris, un camarade, surveillant comme lui, l'entraîna au théâtre de l'Atelier où Dullin répétait *Richard III*. Ce fut le coup de foudre. Dullin devint son maître : il s'inscrivit à son cours ; l'Atelier son haut lieu, sa zone de haute tension. Cet homme, en revêtant la longue robe pourpre d'*Henri IV*, de Pirandello, il a fait une création inoubliable. Qu'il joue de l'Anouilh ou du Synge, du T.S. Eliott ou du Clavel, Vilar, s'il n'a pas la main toujours très heureuse, a chaque fois une presse excellente.

La première rencontre de Gide et de Vilar eut lieu au cinéma. Ce fut une rencontre étrange, sans poignée de main, Gide était dans la salle, spectateur attentif et anonyme du film *Les Portes de la Nuit*. Vilar était sur l'écran. Il incarnait le Destin : un personnage hirsute qui jonglait avec la mort et d'un signe de l'index commandait aux catastrophes.

Gide, qui ne lisait jamais le générique des films, fut frappé et demanda à son voisin André Malraux : « Qui est cet acteur ? » C'était Vilar. Depuis ils se sont rencontrés pour de bon en 1949, à Avignon, dont Vilar fait chaque été un des grands centres dramatiques du monde. En réalité, il y avait beau temps que la singulière figure d'*Œdipe* hantait Vilar. Il monta la pièce voici deux ans, dans les jardins d'Urbain V entourés de platanes, une serene nuit de juillet. Gide fatigué et au repos à Juan-les-Pins chez



LE PLATEAU D'ŒDIPE Voici les acteurs d'*Œdipe*. Sous les deux portiques : le chœur J. Juillard (à dr.), R. Houtin (à dr.). Puis de g. à dr. : Tirésias (W. Sabatier), Antigone (Anne Carrère), Créon (Pierre Bertin), Polynice (J.-P. Calvé), Œdipe (Jean Vilar), Étéocle (B. Dhéran), Jocaste (Marie-Hélène Dasté), Ismène (Elina Labourdette).

la richissime et fascinante Florence Gould, arriva en Avignon par la route. Puis il s'allongea dans une chambre d'hôtel jusqu'au début de la représentation.

Vilar, averti de sa venue, mais ne le connaissant pas, joua avec un trac fou. À la fin du spectacle, Gide — dans un accoutrement de vacances insensé : cape grise, chemise pivoine et chapeau informe à bords immenses — fonce dans sa loge et les deux mains tendues s'écria regardant Vilar droit dans les yeux : « Et maintenant, vous pouvez jouer de moi tout ce que vous voudrez ! »

Beaucoup plus que « l'Homme de l'Atelier » ou « l'Homme de Marigny », Vilar est avant tout « l'Homme d'Avignon ». Dans la cour d'honneur du palais des Papes, il a renoué avec les origines du théâtre antique. On joue en plein air, sur des tréteaux, sans décor, avec les seuls jeux de lumière. Un dieu maudit vient parfois troubler la fête : c'est le mistral. Alors il faut hurler. Il arrive cependant que le théâtre y gagne. Ainsi pour *Richard II*, le mistral s'engouffra dans les somptueux manteaux de pourpre des acteurs, décoiffa les chevelures, décapant la majesté du spectacle.

ŒDIPE, depuis Sophocle a inspiré dix auteurs

L'aventure éternelle d'*Œdipe* est le scénario le plus sensationnel qui soit. Depuis Sophocle, qui donna le ton, dix écrivains au moins ont repris ce mythe tragique : Euripide, Eschyle, Sénèque, Corneille, Voltaire, etc. Cocteau lui-même essaya d'en écrire une version moderne et désinvolte, mais conquis par la gravité complexe du sujet, il en fit la plus machiavélique de ses pièces : *La Machine infernale*. Œdipe est pris dans un engrenage terrible : celui de la fatalité. La fatalité, piège des dieux, ne pardonne pas. On n'échappe pas à ses trames.

Les dieux avaient prédit qu'*Œdipe* mériterait son père, Laïos, roi de Thèbes, épouserait sa mère, Jocaste, après avoir résolu la redoutable énigme du sphinx — (Question : Quel est l'animal qui a quatre pattes le matin, deux à midi et trois le soir ? Réponse : L'Homme...) — ce qui l'amènerait sur le trône et, qu'enfin, conséquence naturelle et doublement fatale de ce mariage insensé, il aurait des enfants qui seraient aussi ses frères et

ses sœurs... Autant de forfaits que ces dieux impitoyables et retors l'ont obligé à commettre et ne lui pardonnent pas.

Jocaste se pendra et Œdipe, pris de court, aculé, se crèvera les yeux puis partira mendier sur les routes au bras d'Antigone, la plus pure de ses filles.

GISCHIA, a peint la tragédie en rouge flamboyant

On retrouve là tous les thèmes dramatiques chers à Gide : le parricide involontaire, l'inceste à petite dose — frères et sœurs se font gentiment la cour — la carence des régimes politiques et, enfin, le pathétique sublime du sacrifice final d'*Œdipe* qui, au fond, n'a eu qu'un tort : celui d'être né homme.

A Marigny, les répliques les plus irrésistibles sont d's anachronismes gardant un fond d'actualité. Le chœur, expliquant à Œdipe les malheurs de Thèbes, emploie avec une impudeur charmante le vers célèbre de La Fontaine :

La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom...

La salle alors éclate de rire. Le ton du début est celui de la farce et nombre de répliques sont une démonstration d'humour noir. Dans l'œuvre de Gide, du reste, *Œdipe* équivaut un peu à une pièce de vacances. Il l'écrivit en 1930, peu de temps après son retour de la longue enquête sociale qu'il fit au Congo et au Tchad et d'où le jeune Marc Allégret ramena son premier film. Cependant, au fur et à mesure que se succèdent les scènes, le ton change et s'aggrave et, sous chaque réplique, se glisse une pensée. La locomotive de l'auteur qui avait pris un départ en mineur et s'enchantait de détours allégres, suit de plus en plus la ligne droite de la tragédie. Gide en profite pour parler, au passage, du brûlant sujet qui toute sa vie lui tint tant à cœur : *l'Homme*.

Cet homme vaincu, accablé, passé au laminoir par les dieux, Gide cherche à en restaurer toute la noblesse défunte, à agrandir son espace humain et social, à reculer ses propres limites.

C'est Gide qui parle dans la voix d'*Œdipe* :

« J'ai compris, moi seul ai compris, que le seul moi de passe pour n'être pas dévoré par le sphinx, c'est : l'Homme. »
Cur, comprenez bien que chacun de

nous, adolescent, rencontre, au début de sa course, un monstre qui dresse devant lui telle énigme qui nous puisse empêcher d'avancer. Et, bien qu'à chacun de nous, ce sphinx particulier pose une question différente, persuadez-vous qu'à chacune de ses questions la réponse reste pareille, oui, qu'il n'y a qu'une seule et même réponse à de si diverses questions ; et que cette réponse unique, c'est : l'Homme ; et que cet homme unique, pour un chacun de nous, c'est : Soi. »

Cette ode à la notion humaine et cette glorification totale du moi sont les deux grandes leçons « gidiennes » d'*Œdipe*.

De ce divertissement, philosophique en fin de compte, les décors somptueux de Gischia achèvent de faire un spectacle royal. Ce Daxois de quarante ans qui en remonte à Montherlant sur les questions de taumachie et qui a décoré quelques-uns des plus beaux appartements de la « gentry » new-yorkaise fait, depuis dix ans, équipe avec Vilar. Ensemble, ils ont « monté » neuf pièces. Leur formule de travail et leur formule de vie se confondent. Elle est la suivante : A la vie à la mort. Ceci dit, Gischia obéit surtout à un impératif : la couleur. Sa palette flamboie des rouges les plus vifs. Pour apaiser ses yeux irrités par ces tons tyranniques, il a une recette infallible. Il regarde le pelage d'un gris très doux de sa chienne « Vénus » qu'il adore et ne quitte jamais..



Le moment le plus pathétique : Œdipe, désespéré, vient de se crever les yeux.

Photos Willy RIZZO